

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 99

Artikel: Le marchand de marrons
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257133>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Soudain il se produisit un effondrement en lui : les décharges faisaient le vide autour de lui ; les blessés hurlaient sous les sabots des chevaux ; les cosaques passant et repassant sabraient ceux qui étaient tombés. Une terreur folle s'empara du pope ; toutes ses illusions venaient de l'abandonner ; il se sentit perdu et se jeta à plat ventre pour échapper à la fusillade. Mais les deux socialistes qui ne l'avaient pas quitté un seul instant le soulevèrent à moitié évanoui et, profitant de la confusion, l'emportèrent plus qu'ils ne le traînèrent jusqu'à une maison amie, dans un recoin éloigné de la capitale.

Ce même soir parut le manifeste de Gapone aux ouvriers où il affirmait qu'il n'y avait plus de tsar et que le droit sacré de l'insurrection était désormais acquis. Mais ce manifeste n'a jamais été écrit par Gapone ; il l'avait été par ses deux compagnons affiliés au parti révolutionnaire, qui le tenaient séquestré, mais parlaient et écrivaient en son nom. Il est juste de dire que la désillusion éprouvée par Gapone l'avait jeté dans un état d'exaltation extrême, tellement qu'il ne songea même pas à démentir les déclarations qu'on lui prêtait.

Le narrateur fait ici le tableau du genre de vie que Gapone mena à l'étranger. On lui avait procuré un faux passeport. Il se trouva en Occident avec le rôle d'un grand homme à jouer. Il gagna des milliers de francs avec quelques articles de journaux. Il fit bombance et grande fête, dépensant au moins autant qu'il gagnait. En sorte qu'il ne tarda pas à recevoir des offres de la police russe.

Des indices nombreux donnèrent à penser à ses anciens amis socialistes qu'il entraînait dans une voie nouvelle. Il était venu à Pétersbourg et avait eu des entrevues secrètes avec le comte Witte. Des lettres de lui, qui parvenaient aux organisations ouvrières de la capitale, semblaient confirmer les soupçons. Les socialistes résolurent de l'observer de près.

L'ingénieur Rutthemberg, dont Gapone n'avait pas lieu de se méfier, fut chargé de le surveiller. Seulement les révolutionnaires en vinrent promptement à soupçonner l'ingénieur à son tour de les trahir. Celui-ci sentit ce soupçon et voulut s'en laver. Aussi, d'entente avec un certain nombre de com-

plices il organisa le rendez vous avec Gapone dans la maison de campagne où ce dernier devait trouver la mort.

Gapone, entré dans la villa ferma la porte de la chambre, écrit le correspondant ; elle était à peine fermée qu'un des amis de l'ingénieur se glissa derrière et appliqua son oreille au trou de la serrure.

— Vous avez les documents ? dit aussitôt Gapone.

Par ces documents, le pope entendait les listes d'affiliés au parti révolutionnaire que Rutthemberg lui avait annoncé qu'il lui apporterait. Gapone ajouta :

— Ne perdons pas de temps. Donnez-les moi.

Mais Rutthemberg fit des difficultés : il avait apporté des documents ; il les aurait remis tout de suite, mais qui l'assurait que les promesses seraient tenues en échange ? Il fit tant et si bien que Gapone, tombant complètement dans le panneau, assura son interlocuteur que la première trahison, c'est-à-dire la remise des listes, serait payée 50,000 roubles.

Cette promesse constituait l'aveu attendu par Rutthemberg ; elle le lavait des accusations portées contre lui. Ses amis en avaient été les témoins à travers les minces cloisons qui leur permettaient de ne perdre aucune parole. Fort de cette assurance, il jeta le masque et se répandit en reproches à Gapone sur la bassesse de ses actes.

Gapone se trompa sur les sentiments de l'ingénieur. Il continuait de le tenir pour un marchand de sa conscience et répondait aux invectives par des insistances et des promesses, tandis que l'ingénieur accusait le traître de son mépris et de son dégoût. Rutthemberg finit par révéler au pope la raison pour laquelle il lui avait fixé rendez-vous dans une maison écartée, et lui déclara que les compagnons avaient maintenant la preuve indiscutable de la turpitude de l'homme à qui ils s'étaient un instant fiés.

Le pope comprit enfin. Il fut saisi d'un tremblement nerveux. Parcourant la chambre en tous sens, tantôt il se prenait la tête à deux mains, puis il projetait les bras en avant ou en haut, comme pour repousser un ennemi ou pour appeler à l'aide. Soudain il veut fuir. Il ouvre brusquement la porte. Un individu qui se tenait derrière est bousculé, mais se relève aussitôt. Les deux hommes se regardent. Gapone reconnaît un de ces acolytes que le parti révolutionnaire lui avait adjoints ; il sent que sa dernière heure est venue.

Mais l'adversaire, au même instant, se rend compte de l'alternative. Si Gapone réussit à fuir, il le dénonce à la police. Un des deux doit disparaître. L'homme tire son revolver et en décharge trois coups, puis il s'enfuit dans la nuit et dans la campagne déserte.

Au bruit des détonations, tous les amis de Rutthemberg sortent de leurs cachettes. Ils entourent le prêtre étendu sur le sol, pâle, gémissant et perdant son sang. Tout blessé qu'il est Gapone les fixe de ses yeux attentifs. Eux se regardent, consultation muette d'une seconde qui décide du sort du misérable : un des complices achève le pope de deux balles. Un instant les exécuteurs s'assurent que leur victime de donne plus signe de vie, puis atterrés et silencieux, ils regagnent St Pétersbourg.

Le correspondant du *Corriere* fait passer Rutthemberg et ses complices en Angleterre. La police russe mise sur leur trace réclama leur extradition, mais on les avertisseux

aussi et ils quittèrent la Grande-Bretagne. Après avoir parcouru quelque temps l'Europe, Rutthemberg s'est embarqué pour l'Australie.



LE MARCHAND DE MARRONS

Chauds, les marrons !.... Marrons.... chauds !....

Et le vent d'hiver soufflait par raffales et les blancs flocons de neige tourbillonnaient en rondes échevelées... et le monde passait...

Chauds, les marrons !.... Marrons.... chauds !....

Et le monde passait, les mains au fond des poches, les mentons emmitouffés dans d'épais cache-nez ou enfouis dans la douillette moiteur des fourrures...

Anxieusement le marchand interrogeait de l'œil les groupes des passants, lançant de temps à autre son « Chauds les marrons ! » dont l'intonation variait de l'accent résigné de la prière à la sourde vibration d'une colère contenue. Et longuement déjà après que les derniers groupes, sortis sans doute d'un théâtre voisin, se fussent éloignés, il restait debout répétant son cri avec une opiniâtreté inconsciente. Et il n'entendait pas une pauvre petite voix qui parlait de sa droite, d'à côté du fourneau, et qui semblait se faire plus petite encore et plus humble pour supplier.

« Est-ce que j'peux ? » murmurait la voix, tout bas.

C'était un enfant, un pauvre mioche pas plus haut qu'une botte, et qui grelottait de froid. Il n'avait pour couvrir sa tête qu'un gros cache-nez en tricot rouge poudré à blanc par les flocons de neige pris dans la laine et dont les grands bords, noués sous le menton, lui pendaient jusqu'aux genoux, sa figure était toute marbrée de bleuissures et au bout de son nez en trompette une grosse goutte claire scintillait à la lueur de la grande lampe à réflecteur accrochée au-dessus du fourneau.

« Est-ce que j'peux ? » répétait-il en avançant timidement vers les braises qui rougeoyaient au milieu des cendres grises éteintes, ses pauvres menottes toutes rouges et aux doigts raidis par la gelée.

Enfin le marchand entendit.

« M'est égal ! » répondit-il d'un ton rogue.

Le petit alors s'approcha tout près et avec une sensation de bien-être qui se traduisait par un silencieux sourire, il se mit à se chauffer, voluptueusement, se frottant doucement les mains. Son œil rivé au fourneau, brillait d'une convoitise contenue et ses narines se dilataient à l'appétissante odeur des marrons qui tout doucement cuisaient dans une poêle de fonte toute percée de petits trous. Et il lui semblait entendre comme une chanson mignonne et charmante, comme le son prolongé d'un fifre ou d'une cornemuse lointaine qu'intrompait çà et là la mousqueterie vive de petits crépitements... C'étaient les marrons qui cuisaient !

Ah ! s'il pouvait en manger un, de ces marrons dont, sous la large fente qui crevait leur enveloppe brune, il apercevait la belle chair appétissante et dorée, un, rien qu'un ! Surtout que le dîner aujourd'hui avait été maigre à la maison, trois pommes de terre cuites d'hier et une miche de pain... pour trois !...

Le marchand s'était rassis derrière le fourneau et machinalement s'était mis à en-

Jacquine, ferme et vaillante, répliqua hardiment :

— De quoi, mon Dieu, vous tourmentez-vous là ?... Quel malheur voulez-vous qu'il arrive, mon pauvre Nicolas ?

— Votre père a dû rêver pour vous un riche mariage.

Elle hocha la tête avec une adorable mutinerie.

— Ça, c'est possible... Mais moi, j'ai rêvé autre chose. Or, je suis fille unique, sans mère, très gâtée. Il n'arrivera jamais que ce qui me plaira.

— Jacquine !... réfléchissez ! ne prononcez pas de mots à la légère... je vous en supplie.

— Je parle sérieusement.

— Que souhaitez-vous donc, alors, qu'il adienne ?

Elle le caressa du plus tendre regard, du plus confiant sourire, et murmura :

— Vous le savez bien.

Leurs mains unies se serrèrent. Leurs yeux brillèrent d'une flamme candide.

D'un coup de patin, ils reprirent leur élan un instant ralenti et fendirent l'air comme un couple de ramiers à travers l'espace.

(A suivre.)

tailler, avec un grand canif à la lame ébréchée, des marrons qu'il remettait ensuite dans un sac à part. Péniblement il récapitulait les maigres gains de la journée, comptant et recomptant... quatre sous au vieux au chapeau gris... deux sous au petit marchand de journaux de tout à l'heure... deux sous... et ainsi il allait, allait... jusqu'à trente-sept sous... un franc quatre-vingt-cinq... depuis neuf heures du matin jusqu'à onze heures du soir ! Restait à décompter le prix de ses marrons, la braise brûlante, la location de l'encoignure de porte où il avait été admis à installer son fourneau en fonte et la grande lampe à réflecteur... Et abîmé dans ses tristes pensées, il entaillait, entaillait sans trêve ni répit, avec une hâte fébrile et machinale.

Le mioche, lui aussi, songeait... Il y avait là quinze marrons tout juste... ça faisait trois sous... Trois sous... une somme ! et cependant, s'il les avait eus en poche, les trois sous, il les aurait donnés, tout de suite, sans marchander, tant ça sentait bon, les marrons, et tant il avait faim... Alors une immense convoitise le prit... les marrons étaient là, tout près, et le marchand semblait rêver les yeux ouverts... Mais à peine cette pensée coupable eut-elle germé dans son cerveau qu'il sentit ses joues claquer sous d'imaginaires et terribles soufflets, tandis que deux grands doigts brutaux saisissaient son oreille droite et douloureusement l'allongeaient : c'était sa conscience qui parlait.

La provision de marrons à entailler s'épuisait, l'homme se leva, et, les mains étendues au-dessus du fourneau se mit à suivre des yeux pensivement, la valse folle des flocons de neige qui devant lui tournoyaient comme sous l'archet aérien de quelque Strauss invisible.

« Tiens, que fiches-tu là, toi ? » apostropha-t-il l'enfant retombé dans sa muette et platonique contemplation.

« Mais, M'sieu... »

Alors l'homme se souvint, il lui avait permis... Puis, pour se distraire de ses tristesses réflexives, il se mit à interroger le mioche. C'était une histoire bien banale, va... une de ces histoires que les enfants en haillons qui pieds nus, te suivent à la promenade, te récitent d'un trait comme une leçon bien apprise, pour émousser ton bon petit cœur et faire sortir du fond duillet et chaud du manchon de loutre ta mignonne bourse de fillette. Son père, renvoyé de l'usine à cause du manque de travail, partit un jour, abandonnant à la misère femme et enfants, — ils étaient trois, — sa mère morte quelques mois après et les enfants confiés à une vieille tante, femme à la journée, qui ne rentrait au logis que le soir, laissant le reste du temps, les petits vagabonder à travers les rues. Lui pendant le jour, ramassait des bouts de cigares et vendait des allumettes ; le soir il criait des programmes aux portes des théâtres. Mais aujourd'hui ça n'avait pas marché du tout... il n'avait rien vendu, mais rien, pas une boîte d'allumettes, pas un programme, et depuis midi n'avait plus rien mangé... Et avidement il se remit à fixer la poêle, où les marrons cuisaient toujours.

« Et vot' recette ? » interrogea le marchand, se défiant instinctivement de toutes ces histoires de misère.

Ah ! oui, leur recette ! Et avec de grosses larmes dans la voix, l'enfant se souvint que, s'il rentrait le soir avec moins de dix sous dans sa poche, il n'aurait rien à manger, pas

une croûte, jusqu'au matin ; bien heureux de s'en tirer comme ça, sans coups...

L'homme tout en écoutant, se balançait sur sa chaise, de droite et de gauche, se grattait derrière l'oreille, ramenait sur le front sa grande casquette en poil de lapin, puis la remettait en arrière ; tout à coup, il sembla prendre une grande décision... brusquement, il arracha d'un clou fixé au mur un petit sachet de papier gris et, le remplissant vite des quinze marrons qui cuisaient sur le poêle :

« — Tiens ! » dit-il. Et comme le petit ne comprenait pas, restant bouche bée devant le fourneau, il lui mit le sachet entre ses pauvres doigts rouges et gourds en ajoutant d'un ton brusque :

« Et maintenant, file ! »

R. DELISLE.

Le cheval en hiver

L'alimentation — L'hygiène — La question de la tonte. — Le retour à l'écurie — Le cheval trempé par la pluie. — Le ferrage en hiver.

Généralement, pendant la saison hivernale, le cheval de ferme demeure inoccupé. La gelée ou la pluie persistante ne permettent pas d'exécuter beaucoup de travaux extérieurs, et d'ailleurs, l'emploi des attelages se borne à cette époque à des labours et à des charrois d'engrais. Certains cultivateurs en déduisent que, durant cette époque de repos, les chevaux ont besoin d'une nourriture infiniment moins substantielle, puisqu'ils ne produisent que de rares efforts physiques et, conséquemment ils diminuent les rations journalières, d'une manière exagérée.

Evidemment l'alimentation doit être moins forte en hiver, que pendant la saison de pleine activité, mais il ne faut pas perdre de vue qu'au printemps commence une longue période de travaux pénibles et qu'un animal affaibli ne se remonte pas en quelques semaines.

Il faut donc que la nourriture du cheval soit parfaitement substantielle et, si l'on peut, remplacer l'avoine par le son et chez les sujets inoccupés, il faut veiller attentivement à ce qu'ils ne maigrissent pas. On a calculé, qu'en alimentation d'hiver, un cheval doit recevoir, chaque jour, autant de livres de foin qu'il pèse de fois cent livres. Par exemple, pour une bête de 1.500 livres, il faut une distribution quotidienne de 15 livres de foin. De ce que l'animal ne travaille pas, ou travaille peu, il ne faut pas conclure que l'avoine est inutile. Il est indispensable de donner régulièrement son picotin au cheval au repos et si l'on nourrit plutôt avec de la paille, qu'avec du foin il est indispensable d'augmenter la ration.

De même, si le cheval travaille en hiver, il devra recevoir une quantité d'avoine plus importante qu'en été ; on estime qu'un boisseau par jour, n'est pas trop dans ces conditions, pour un animal robuste, pesant de quatorze à seize cents kilos. On doit veiller enfin à ce que la nourriture soit distribuée d'une façon régulière, de telle sorte qu'elle soit entièrement consommée avant qu'on ne donne la deuxième ration.

Parlons à présent des soins nécessaires au cheval en hiver. Il ne faudrait pas croire que celui qui reste à l'écurie en cette saison n'a pas besoin de soins nombreux. Si l'on veut que l'animal conserve parfaite sa

santé et sa vigueur, il est indispensable qu'il soit pansé chaque jour.

A ce propos, nous dirons un mot d'une question très controversée, pendant de nombreuses années, mais au sujet de laquelle on a fini par se mettre d'accord ; je veux parler du tondage. Faut-il tondre ou faut-il laisser leur poil au chevaux ?

Les vétérinaires ne sont pas d'accord eux-mêmes sur ce point ; mais il est indiscutable que les partisans du tondage deviennent de plus en plus rares. Au dernier congrès vétérinaire, on est arrivé après de longues discussions à admettre que le tondage est excellent pour les chevaux de voiture ou de selle, qui sont bien soignés, pansés chaque jour, abrités la nuit dans des écuries suffisamment fermées et sur lesquels on étend de suite une couverture de laine quand, en route, ils doivent s'arrêter quelques instants. Mais il est généralement mauvais pour les chevaux de traits, soumis aux allures lentes, pour lesquels on ne prend généralement pas les mêmes précautions.

Des expériences faites par le professeur Tampeline, il résulte que le cheval frais tondu, éprouve au début un abaissement de température et, dès lors, si à ce moment, il n'est pas l'objet de soins attentifs, si d'autre part, sa ration alimentaire n'est pas augmentée, il risque de contracter de graves maladies, telles que pneumonie, laryngites, bronchites, entérites, etc. En outre, pour les sujets à peau délicate, les harnais de ferme, généralement lourds et grossiers, deviennent une gêne et une cause de petits accidents ; les jarrets, les crevasses dans le paturon, et le pli du genou et du jarret sont plus fréquents.

Au contraire, chez le cheval non tondu, l'épiderme est naturellement moins sensible, les refroidissements sont moins à redouter, la pluie glisse et, en tout cas, n'arrive pas gelée à la peau. La conclusion, c'est évidemment que les chevaux de ferme ne doivent pas être tondu. Ils y perdront sans doute en élégance, mais il y gagneront en santé.

Mais, en ce cas, pour assurer une hygiène parfaite, il faut les bouchonner et nettoyer sérieusement quand ils rentrent à l'écurie, s'il a plu ou neigé à plus forte raison.

Il importe d'enlever la boue qui les souille et de bien sécher les chevilles, car les crevasses et la fièvre proviennent généralement de ce que les animaux qui travaillent dans les terres grasses ont été négligés à leur retour à la ferme. Il faut aussi avoir soin d'enlever la neige qui a pu se tasser sous le sabot. Si l'animal est mouillé par la pluie, il est nécessaire de le bouchonner sérieusement pour le sécher, non pas hâtivement et superficiellement mais complètement. Si pour une raison quelconque, on ne peut faire convenablement cette opération, il faut promener le cheval en main en le faisant marcher à une allure d'autant plus vive que la température sera basse. A défaut de l'un ou de l'autre de ces moyens, couvrir l'animal de couvertures de laine, jetées librement sur son dos. Mais il ne faut jamais négliger de sécher soigneusement un cheval mouillé.

Nous avons vu des gens qui considéraient ces précautions comme superflues, regretter amèrement leur négligence quand, dans la suite, l'une de leurs bêtes se trouvait gravement atteinte à la suite d'un refroidissement.

Ajoutons, en terminant, un mot sur le ferrage d'hiver. Il est sage de ne pas tenir